

Jean-Marie Poupart nous livre son premier récit destiné aux enfants de 3 à 8 ans. Tout comme *Une journée dans la vie de Craquelin 1^e roi de Soupe-au-lait*, publié en 1981 *Nuits Magiques* s'adresse aux lecteurs expérimentés ou requiert l'intervention de l'adulte. Le vocabulaire est recherché et les phrases souffrent de longueur. Dans un livre pour enfant je mets en doute la pertinence de certaines expressions telles: "on l'aura noté," "avouons — le," même si elles confirment la présence de l'auteur, sa complicité avec l'enfant-lecteur. Par ses merveilleuses illustrations Suzanne Duranceau confère au livre son caractère magique. Même si l'environnement de Marie-Luce est constamment présent (détails de l'appartement, de sa chambre, de la ville) il est facile de se laisser séduire par l'univers bleuté de ses rêves. Un livre à relire avec les enfants. Une nuit magique à refaire avec chacun d'eux.

D'abord chargée d'enseignement à l'Université Laval, Solange Boudreau enseigne présentement à la Commission Scolaire de Beauport, en périphérie de Québec.

UNE MORALE AMBIGUË

La Dame épouvantail, Helen Chetin. Traduit de l'anglais par Louis-Bertrand Raymond, illustré par Nicole Lévesque. Montréal, Editions Fides, 1981. 126 p. Pas de prix indiqué. ISBN 2-7621-1100-5.

Publié en anglais en 1978 sous le titre *The Lady of the Strawberries*, ce livre est une histoire destinée aux jeunes élèves de l'école secondaire. L'analyse du roman pose un certain nombre de problèmes souvent amplifiés par une traduction pas toujours adéquate.

Une fillette de dix ans abandonnée par sa mère retrouve, grâce à la nouvelle institutrice le sens de la vie. La pédagogie se transforme ici en logothérapie: c'est la culture des fraises qui permet à Jessica de s'acheminer vers le monde des adultes.

Mais qui est cette "dame des fraises" des plaines de l'Alberta qui devient *La Dame épouvantail* en arrivant au Québec? Pour protéger le carré de fraises la petite Jessica a besoin d'un épouvantail. Pourquoi ne pas faire de ce dernier une élégante? Ce qui est moins évident c'est la traduction du titre. Louis-Bertrand Raymond s'est servi d'un procédé que l'on appelle "modulation libre." En principe on utilise une modulation lorsque la langue d'arrivée rejette la traduction littérale. Mais le changement de point de vue implique aussi, dans le cas qui nous intéresse, un changement de catégorie de pensée. Peut-on lire ici une traduction (trahison?) masculine d'un livre non seulement écrit par une femme mais aussi d'un livre manifestement féministe? D'autres détails confirment la tendance du traducteur. C'est, par exemple, le nom de l'institutrice féministe "Ms Shirley Dutton" qui devient "Mademoiselle Shirley Dutton" en

français. Le traducteur ignore-t-il le terme “Madelle”?

Passons au plan de l'éthique. *La Dame épouvantail* est un récit fondé sur une idéologie contemporaine des plus exploitées. En effet, après bien des péri-péties, Shirley épousera Russ, le père de Jessica. Tout est bien qui finit bien et la famille est ainsi reconstituée dans cette ferme albertaine. Naturellement le roman est fondé sur la désintégration des procédés de refus d'une adolescente. Mais à la fin — et là est la morale de l'histoire — Jessica ne déteste ni son père, ni sa mère et elle aime Shirley, sa nouvelle mère. Or c'est cette morale qui produira chez certains lecteurs un effet d'anti-morale. Ainsi, le sens du devoir n'est jamais évoqué. Tout le monde comprend la mère qui est partie poursuivre sa carrière à Toronto où elle ne tarde pas à se remarier. On comprend donc cette mère, disais-je, qui n'était pas faite pour la vie de la ferme où elle s'ennuyait. Mais il me semble que même Flaubert n'a pas exactement donné l'absolution à Madame Bovary. Helen Chetin aurait mieux fait de laisser la question éthique ouverte.

Ainsi faut-il se demander: Doit-on enseigner aux enfants à s'adapter aux seconds mariages? D'un côté la réponse est oui car il faut aider les Jessica à survivre, à surmonter des obstacles psychologiques énormes. Mais d'un autre côté la réponse est non, car le livre d'Helen Chetin montre bien que pour ne pas souffrir l'enfant doit abandonner son idéal, sa pureté, son innocence. Jessica parle à la dame épouvantail comme si cette dernière était une vraie personne. Cette attitude inquiète les adultes et déclenche la colère du père qui déteste les “faux-semblants.” A la fin du roman Jessica reconnaît que l'épouvantail n'est qu'un objet inanimé. Ce “réalisme” va de pair avec le fait qu'elle accepte d'aller visiter sa mère à Toronto. Pauvre Jessica, elle est bien à plaindre: devenir une adulte réaliste à dix ans!

Passons-donc au plan littéraire. A ce niveau je me vois obligé de revenir sur certaines politiques éditoriales. *La Dame épouvantail* fait partie de la collection “Les Quatre Vents” chez Fides — collection dans laquelle on trouve les *Lettres de mon moulin* d'un certain Alphonse Daudet. Il y a sans doute un art de mélanger les torchons et les serviettes. Franchement, ne pourrait-on pas demander aux Margaret Atwood et aux Roch Carrier d'écrire des textes pour cette collection avant de traduire un ouvrage au fond banal? Je ne suis pas le seul à être de cet avis. Voici, par exemple, ce que L.J. Amey écrivait dans *Canadian Annual Review* lors de la parution de *The Lady of the Strawberries*:

Hardly a week passes when I do not encounter another novel in which a troubled young person is led out of his depression and into adulthood by the arrival of a modern, innovative and sympathetic teacher. (p. 180)

Mais il y a pire. En tant qu' “éducation des hommes,” le féminisme de l'ouvrage me semble bien superficiel et se réduit souvent à des questions de vaisselle. Seule belle exception: le passage de la légende indienne engendré par une

question de Jessica:

— Comment se fait-il, John, que dans toutes les légendes ce sont les garçons qui font des choses courageuses, et jamais les filles? (p. 88)

La légende “L’Etoile polaire” a ainsi une fonction pédagogique certaine et une valeur littéraire qui semble résister aux traductions.

En conclusion, *La Dame épouvantail* serait plus utile comme sujet de discussion en classe que comme lecture libre, car, si les questions soulevées par Helen Chetin sont importantes au niveau d’une sémiotique sociale, elles n’en demeurent cependant pas moins posées d’une manière illusoire.

Alexandre L. Amprimoz est professeur de littérature canadienne à St. John’s College, Université du Manitoba.

VARIETY IN A GOOD ANTHOLOGY

The princess, the hockey player, magic and ghosts, edited by Muriel Whitaker. Illus. by Vlasta van Kampen. Hurtig Publishers, Publishers, 1980. 158 pp. \$12.95 hardcover. ISBN 0-88830-194-4.

The princess, the hockey player, magic and ghosts: Canadian Stories for Children is the fourth anthology edited by Muriel Whitaker and illustrated by Vlasta van Kampen in a series that also includes *Great Canadian animal stories* (1978), *Great Canadian adventure stories* (1979), and *Stories from the Canadian north* (1980). The first thing to say about this collection is that public and school librarians ought to buy it, along with the others in the series, for their collections. Children of about ten and older can enjoy reading most of these stories for themselves. And parents and teachers will find here a number of stories for a variety of tastes suitable for reading aloud.

Variety is perhaps the outstanding feature of the anthology. The first four stories and another one that comes later in the collection would be at home in a book of Canadian folk tales. “The Princess of Tombozo” from *The golden phoenix* is a European fairy tale about a cruel and devious princess who gets her comeuppance at the hands of a third son. “Ko-ishin-mit Goes Fishing”, from George Clutesi’s *Son of Raven, Son of Deer*, is a west-coast Indian legend about an overcredulous fisherman who finds out the hard way that sometimes people “tell things that are not true.” “The Man Whose Soul Could Travel” is a splendid Inuit tale about a powerful wizard with a great deal of self-possession (when he found himself unexpectedly turning into a seal, “Avovang was surprised, but not altogether displeased. ‘I always wanted to know what it would feel like to be a seal,’ he said to himself, and immediately he felt his body growing rounder and covered with soft fur.”). “How Old Paul Invented